

## LA BIBLE ET LES CULTURES

### Le dialogue interculturel dans le processus de traduction de la Bible

Elsa Tamez

C'est un fait intéressant : la Parole de Dieu nous arrive à travers des traductions. Jésus parlait en araméen, mais nous lisons ses paroles et sa vie, en grec. Au début, le peuple d'Israël parlait et lisait l'hébreu, plus tard il communiquait en araméen, mais dès le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., sous le règne des Ptolémées, le peuple de la diaspora (Alexandrie) n'était plus capable de lire la Loi et les Prophètes en hébreu. Plus tard, il en fut de même pour les Juifs habitant la Syrie-Palestine. Il devint alors impératif de traduire les Écritures de l'hébreu au grec. Nous savons que les auteurs du Nouveau Testament citent les Écritures le plus souvent en grec. Pendant des siècles, depuis l'officialisation du christianisme par l'Empire romain, le peuple chrétien a considéré le latin comme langue unique ou privilégiée pour la lecture et la proclamation de la Parole. Pourtant, la Vulgate était elle-même une traduction des manuscrits bibliques écrits en hébreu et en grec. Nous pouvons donc continuer à parler d'autres traductions anciennes, qui ont une grande valeur.

Avoir conscience de cela ne doit pas nous amener à nous lamenter de n'avoir qu'une traduction et non l'« original ». Je pense, au contraire, qu'il y a quelque chose de très positif à cela, car on a tendance à croire que l'« original » contient la « vérité ultime ». Savoir que nous ne posséderons jamais la vérité ultime de la Parole de Dieu, fait de nous des lecteurs humbles. Cette prise de conscience, je le répète, est précieuse en soi. D'une part, c'est une garantie qui nous renvoie à notre condition d'êtres humains limités qui accueillent Dieu comme mystère. D'autre part, elle nous aide à éviter et à combattre toute tendance fondamentaliste qui conduit à l'arrogance et à l'autoritarisme. Vouloir s'accrocher à une Bible en particulier, comme étant l'unique et véritable Parole de Dieu, c'est oublier que toute Bible est une traduction. Même ce que nous pourrions appeler prudemment le message « original », est déjà une interprétation des faits et de la révélation de Dieu, faite par des personnages inspirés.

Du point de vue de la mission et de l'animation biblique, il nous faut insister ici, non sur le fait que nous ne détenons pas la « vérité » – personne ne la détient – mais sur ce qui doit être la préoccupation ultime dans l'acte de traduire : rendre la Bible compréhensible pour les lecteurs. La traduction est faite pour que les peuples, dont la langue est différente de celle de la langue source, aient accès au message. La Bible, tout comme n'importe quel livre, prend vie quand son contenu est compréhensible. C'est ce que nous pouvons lire dans le livre des Actes des Apôtres où est racontée l'effusion de l'Esprit Saint sur un grand nombre de personnes de cultures et de langues différentes (Ac 2, 1-13). D'un point de vue linguistique, ce qui s'est passé était une manifestation démocratique radicale de traduction pluriculturelle : à savoir, comprendre dans sa propre langue l'événement divin raconté dans une autre langue. L'auteur rapporte la réaction de ces gens qui venaient d'horizons divers et parlaient des langues différentes : « Ces gens qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle ?... tous nous les entendons parler dans nos langues des merveilles de Dieu. »

Dans cette conférence, je me concentrerai sur le dialogue interculturel et pluriculturel qui advient dans le processus de traduction, en tenant compte de l'objectif qui est de rendre la Bible compréhensible pour les destinataires auxquels elle va s'adresser. Je parlerai des traductions en langues indigènes (langues parlées et écrites), et des traductions en langues des signes – les langues de la communauté sourde – qui sont des langues visuelles, chronologiques, spatiales et performatives. Enfin, m'inspirant du mythe de la Tour de Babel, je conclurai en soulignant le danger d'avoir une culture, une langue et une pensée uniques.

## *La traduction de la Bible : une activité interculturelle*

Depuis treize ans, je suis consultante pour les traductions de la Bible en langues indigènes et surtout en langues des signes. Dans tous les cas, j'ai pu observer que la traduction est une activité interculturelle. Dans les théories de la traduction, on privilégie la traduction qui est concordante<sup>1</sup> avec le message, naturelle (dans le sens où elle doit suivre les règles grammaticales de la langue cible pour que le message soit fluide et compréhensible) et claire (tout en respectant, bien entendu, les énigmes que le texte lui-même veut conserver<sup>2</sup>).

Lorsque nous parlons de rendre la Bible compréhensible, nous pensons à l'auditoire pour lequel la traduction a été envisagée. J'ai à l'esprit deux types de traductions : le premier concerne la traduction qui se fait d'une langue à une autre, à savoir, dans notre cas, des langues bibliques vers les autres langues. Ces langues peuvent être parlées (langues indigènes ou dominantes) ou gestuées comme les langues des signes. Le second type de traduction fait référence à la perspective de la sociolinguistique, c'est-à-dire que la traduction de la Bible se fait en tenant compte des variations linguistiques qui existent au sein d'une même langue, telles que celles liées à l'âge, au niveau culturel ou social, à la profession, etc. En espagnol et dans d'autres langues, nous disposons d'un bon nombre de Bible de différents types. Beaucoup de gens, sachant que je suis bibliste, me demandent quelle est la meilleure traduction de la Bible. Je réponds : « À quel type de public pensez-vous ? » Toute traduction est faite en fonction d'un certain public. Par exemple, pour un étudiant du séminaire, qui fait des travaux d'exégèse, la traduction à équivalence formelle, comme la Bible de Jérusalem, ou la *Reina Valera*, est meilleure<sup>3</sup> ; pour des intellectuels intéressés par la Bible, une traduction plus littéraire leur conviendra davantage (TOB, Alonso Schöckel, ou *Dios Habla Hoy, Nueva Biblia Internacional*) ; pour des religieux et des prêtres, une traduction plus liturgique ; pour des gens simples, une traduction en langue courante est préférable, comme la *Traducción en Lenguaje Actual* ou la *Palabra de Dios para todos*.

### a) Traduction de la Bible d'une langue écrite à une langue parlée/écrite

Dans les deux cas, qu'il s'agisse d'une traduction d'une langue à une autre ou des registres différents d'une même langue, nous parlons de traduction interculturelle. Je voudrais aborder maintenant le premier type de traduction – celui de la traduction de la Bible d'une langue à une autre – en tant qu'activité interculturelle.

Dans le processus de traduction de la langue source (langues du texte biblique) vers une langue cible (langue des récepteurs), un dialogue s'engage entre deux cultures. Le traducteur est celui qui lance le dialogue, devenant par là même le médiateur entre le texte et les destinataires. Mais le médiateur n'est pas neutre, il a lui aussi sa propre culture. C'est pourquoi nous pouvons dire que l'exercice de traduction donne lieu à un dialogue interculturel fascinant qui s'engage entre le texte, les traducteurs et les récepteurs. Le texte biblique présente sa propre culture, son « arrière-plan », perceptible à travers le signe linguistique et les faits narrés, lesquels reflètent certains cadres ou paradigmes culturels qui trahissent les diverses cultures présentes dans les Écritures. Sur les deux millénaires qui couvrent les temps bibliques, nous trouvons, dans la Bible, des cultures égyptiennes, hébraïques, perses, grecques et romaines, pour ne parler que des plus importantes.

Les traducteurs, qui sont les médiateurs entre le texte source et la langue cible de ses destinataires, ont aussi leur propre culture. Elle se manifeste à travers leur langage, mais aussi à travers leur corps, la couleur de leur peau, leur genre, leur pratique religieuse, leur âge, leur formation, etc. Les traducteurs sont des récits vivants qui s'engagent dans un dialogue interculturel avec le texte biblique et y laissent leur empreinte, de façon inconsciente la plupart du temps.

<sup>1</sup> On peut difficilement dire « totalement fidèle ».

<sup>2</sup> Pour reprendre la terminologie de E. Nida, on privilégie l'équivalence dynamique à l'équivalence formelle. Cf. *The Theory and Practice of Translation*, Brill, 1969.

<sup>3</sup> La limite de cette dernière est que le texte de base est le texte reçu – *textus receptus* – du XVI<sup>e</sup> siècle.

C'est un dialogue intense, une négociation, qui se déroule dans la tête des traducteurs et des traductrices<sup>4</sup>. Médiateurs entre deux cultures et porteurs de l'une d'entre elles, ils débattent passionnément sur la manière de recoder dans leur culture ce qu'ils ont décodé dans l'autre. Comment interpréter, par exemple, ce qui est inconnu de leur peuple. Il y a parfois une coïncidence étonnante entre l'hébreu et la langue indigène non occidentale, comme pour *Shalom* par exemple : « vie savoureuse », « wet fxi' zeñii » dans la langue *Nasa Yuwe* du peuple Nasa colombien, ou le fameux « suma kausai » de la culture andine. Mais parfois, la plupart du temps, il n'y a aucun moyen d'exprimer par un mot la densité d'un concept, qu'il soit théologique ou non. Dans ce débat, on a parfois recours à des expressions culturelles très spécifiques. Dans leur livre, *Significado y diversidad cultural*, E. Nida et W. Reyburn<sup>5</sup> expliquent que la meilleure expression pour parler du pardon de Dieu dans une des langues de Nouvelle Guinée est : « Dieu ne suspend pas les mâchoires<sup>6</sup>. » Si un emprunt linguistique fait à la langue dominante ne me dit rien, mais que cette expression-là me dit quelque chose, puis-je alors la choisir selon le principe de l'équivalence dynamique ? Par exemple : la « Réconciliation » au niveau interpersonnel se traduit, dans la culture *nasa*, « arranger la bouche », « Je parle, tu parles, on s'arrange ». Ce qui importe le plus au traducteur est que son peuple, à qui s'adresse la traduction, ait accès à la Parole, non dans une langue étrangère et dominante, mais dans sa propre langue, sa langue maternelle. On dit que la langue maternelle est la langue du cœur ; celle dont on peut comprendre le contenu sans avoir besoin de se creuser la tête, qui est fluide, naturelle et qui provoque des sentiments.

Ensuite, il y a les destinataires de la traduction, avec leur culture. Une culture qui s'exprime déjà, pour une grande part, dans la langue elle-même. Dans le cas des langues indigènes d'Abya Yala, il s'agit de cultures marginalisées, de langues dépréciées. Il s'agit de peuples dont on a volé la terre, que l'on a trompés jusqu'à aujourd'hui, et qui, malgré cela, malgré l'évangélisation imposée, sont porteurs d'une force spirituelle ancestrale qui peut devenir encore plus forte grâce à des traductions de la Bible qui « démarginalisent<sup>7</sup> ». Car les traductions de la Bible, quand elles sont bien faites, contribuent à rendre aux peuples leur dignité. Au cours de mon expérience, j'ai pu constater une profonde satisfaction chez beaucoup de gens qui, bien que ne sachant pas lire dans leur propre langue, affirment avec fierté : « Nous avons, nous aussi, le livre dans notre langue. » Il faut dire ici que la traduction de la Bible en langues indigènes a contribué à stabiliser la langue et à la préserver. Ce n'est pas seulement une contribution spirituelle pour ceux qui sont déjà chrétiens et qui utilisent la Bible dans la langue dominante du pays ; c'est aussi une contribution d'ordre anthropologique et linguistique. Et pour les langues menacées d'extinction, la traduction est la trace de leur existence passée. Mais qu'on ne s'y méprenne pas, je veux parler de ces cultures qui ont été évangélisées et dont la Bible est le livre sacré ; et non de ces traductions qui ont été imposées de force, sans permission et sans dialogue, à des cultures qui ont leur propre religion et leur propre livre sacré.

Poursuivons avec la question du traducteur. Le traducteur pense à son peuple. Dans le processus de recodage du message, sa connaissance de la culture biblique, et la connaissance qu'il a de sa propre culture et de sa langue cible, façonnent le texte de la traduction au terme d'une grande bataille mêlant dialogue et de discussion interculturels. C'est un va-et-vient, un faire et un refaire, il s'agit de se mettre à la place des lecteurs jusqu'à ce que le message paraisse concordant, naturel, clair et acceptable. Une traduction proche du texte source et attrayante pour le texte cible. Qui ne soit pas ennuyeuse.

## Le dialogue pluriculturel dans la traduction de la Bible

<sup>4</sup> La linguistique cognitive et la théorie de la pertinence rendent compte de cela.

<sup>5</sup> Eugene Nida et William D. Reyburn, *Significado y diversidad cultural* (Miami: SBU, 2001), p.5.

<sup>6</sup> Cette expression correspond à une pratique qui avait cours entre tribus en conflit.

<sup>7</sup> [NDLT] Sur la question de la traduction de la notion d'*empowerment* (espagnol empoderamiento, empoderar, empoderador), voir la note suivante.

Ce dialogue interculturel peut se complexifier si nous présupposons qu'il y a dans chaque sujet de la traduction (texte, traducteur, destinataire) un texte, un arrière-plan (« derrière le texte ») et un « devant le texte<sup>8</sup> ». Je fais référence ici à la méthodologie herméneutique que nous utilisons dans la lecture populaire, communautaire ou pastorale de la Bible – quel que soit le nom qu'on lui donne. Je pense que beaucoup d'entre nous, ici présents, connaissent bien cette approche qui consiste à analyser le texte en lui-même, ce qui est « derrière le texte » et ce qui est « devant le texte ». Il s'agit d'une herméneutique contextuelle qui englobe trois dimensions : l'analyse littéraire (le texte), le contexte socio-historique (l'arrière-plan du texte, sa genèse) et le contexte socioculturel, religieux et économique des lecteurs (auxquels le texte est adressé). Nous pratiquons souvent cela dans des ateliers d'animation biblique.

Eh bien, si nous appliquons cette approche herméneutique aux trois sujets présents dans la traduction (texte, traducteur et destinataire ou récepteur), nous assistons à un dialogue pluriculturel fascinant. Nous nous trouvons devant trois textes, trois traducteurs ou auteurs, et trois récepteurs. Le texte en lui-même a son arrière-plan ; c'est le contexte socio-historique qui l'amène à produire un certain type de texte (discours, récit poésie, généalogie...), le texte a sa propre structure littéraire et son propre contexte ; ses auteurs ont inconsciemment façonné leur dialogue interculturel en tenant compte de leurs premiers destinataires : leur culture, leur cosmovision, leur lieu de vie, leur appartenance ethnique. Ce n'est pas la même chose d'écrire une lettre à des Juifs ou à des gentils.

Le traducteur, pour sa part, produit un texte, sa traduction, et en écrivant sa traduction il devient lui-même auteur. Le texte du traducteur a aussi son arrière-plan : sa culture et sa langue, son contexte socio-économique particulier, sa profession de foi, sa compétence en tant que traducteur ou traductrice. Tout cela, nous pouvons le percevoir à travers sa traduction. Le traducteur produit un texte en pensant à ses destinataires, son peuple ou ses premiers lecteurs, c'est cela son « devant ».

Enfin, les récepteurs ou destinataires de la traduction ont eux aussi leur arrière-plan, c'est-à-dire leur contexte socioculturel, religieux, économique et linguistique qui conditionne leur lecture de la traduction. Le texte du destinataire est la lecture qu'il fait de la traduction, c'est-à-dire son interprétation conditionnée par son arrière-plan. Les destinataires de la traduction auraient-ils donc eux aussi un « devant » ? Oui, et ce sont leurs relectures de la traduction, conditionnées par leurs perspectives particulières : lecture féministe de la Bible, lecture afro-américaine, lecture à partir des paysans, des pauvres, lecture dans la perspective gay, etc.

L'activité de traduction est donc un dialogue pluriculturel aux multiples facettes, dont l'intérêt premier est d'apporter la Parole à toutes les cultures, y compris aux sous-cultures à l'intérieur d'une même culture. Cette Parole de Dieu est une Parole qui *responsabilise*, *autorise*, et nous avons besoin pour cela de traducteurs à qui soit donné *le pouvoir d'agir*<sup>9</sup>

#### b) Traduction de la Bible d'une langue écrite à une langue visuelle, chronologique et performative

<sup>8</sup> [NDLT] « Comprendre un texte, c'est aussi se comprendre *devant* le texte ». Sur les expressions « *derrière* le texte », « *devant* le texte », voir Paul Ricoeur, « La fonction herméneutique de la distanciation », dans *Du texte à l'action*, en particulier p. 116-117 : « Ce que finalement je m'approprie, c'est une proposition du monde, celle-ci n'est pas *derrière* le texte, comme le serait une intention cachée, mais *devant* lui, comme ce que l'œuvre déploie, découvre, révèle. Dès lors, comprendre, c'est se comprendre *devant* le texte. »

<sup>9</sup> Cf. Tymoczko, Maria, *Enlarging Translation, Empowering Translators* (Manchester, UK & Kinderhook, NY: St. Jerome Publishing, 2007), 220-264. [NDLT] Cf. Le compte-rendu de ce livre en français : Gendron-Pontbriand, E.-M. (2013). Compte rendu de [Tymoczko, Maria (2007) : *Enlarging Translation, Empowering Translators*. Manchester : St. Jerome Publishing, 353 p.] *Meta*, 58 (1), 247-250, <https://doi.org/10.7202/1023819ar> ; sur la notion d'*empowerment* et sur sa traduction en français, on lira avec profit la note de André Racicot, chargé de cours à l'École de Traduction et d'Interprétation de l'Université d'Ottawa, <http://andrericot.ca/empowerment/> ainsi que l'article de Le Bossé, Y. (2003). De l' « habilitation » au « pouvoir d'agir » : vers une appréhension plus circonscrite de la notion d'empowerment. *Nouvelles pratiques sociales*, 16 (2), 30-51. <https://doi.org/10.7202/009841ar>

Ce que nous avons dit concernant les langues parlées peut s'appliquer aux langues des signes, mais d'une manière quelque peu différente. Je vais parler maintenant de la traduction de la Bible en langues des signes, dont le résultat final n'est pas un livre mais un film.

On a assisté, ces dernières années, à une explosion des langues des signes depuis que la plupart des pays du monde ont commencé à les reconnaître officiellement. À ce jour, il y aurait plus de 400 langues. La communauté sourde (environ 70 millions de personnes dans le monde, selon la Fédération Mondiale des Sourds) a gagné en dignité depuis plusieurs décennies, et a affirmé son identité en tant que culture sourde, possédant un langage visuel, gestuel, spatial, performatif et simultané. Dans chaque pays, la communauté sourde a sa propre langue des signes, une langue complète, avec les mêmes universaux linguistiques que n'importe quelle langue, comme les phonèmes, les morphèmes et la syntaxe.

La traduction de la Bible en langues des signes s'est également accélérée. Il y a environ 40 projets de traduction en cours dans le monde et on en compte de nouveaux chaque année<sup>10</sup>. Il y a une grande différence entre la traduction de la Bible d'une langue écrite dans une autre langue écrite/parlée, et la traduction d'une langue écrite dans une langue visuelle. Nous parlons de deux systèmes de signes, de deux systèmes sémiotiques différents. La traduction de la Bible en langues des signes est une traduction intersémiotique ; c'est-à-dire de deux systèmes de signes : l'un, linéaire, morphosyntaxique (la Bible), l'autre visuel, chronologique, spatial et performatif (la langue de la communauté sourde) ; voir la vidéo sur le passage de Matthieu 14, 22-34 (Jésus marche sur les eaux) en langue des signes lituanienne.

Dans la vidéo, nous pouvons observer l'*ethos* de la langue des signes, qui nous montre la culture sourde. Nous observons les classificateurs propres aux langues des signes, le narrateur, les personnages représentés, la localisation des événements et des personnages, les émotions, la réorganisation chronologique des faits et bien d'autres choses encore.

Le dialogue interculturel entre le texte biblique et la langue des signes, qui s'établit par la médiation du traducteur, est similaire, à bien des égards, à celui des langues parlées, mais il est aussi très différent, du fait que la traduction est intersémiotique. Le traducteur s'efforce de rendre sa traduction claire, naturelle, et acceptable pour la communauté sourde à laquelle il pense. Comme la langue est visuelle et chronologique, il doit réordonner les détails et les événements et, pour cela, commencer par visualiser le texte. Lors de ce processus sémantique de visualisation mentale, le traducteur, avant de choisir le signe (son vocabulaire), imagine l'ordre des événements (il réordonne les versets), et explique les faits non présents dans le texte mais qui sont nécessaires à la compréhension ; il visualise et place dans l'espace les personnages et les lieux ; en personnifiant chaque personnage, y compris le narrateur, il leur donne une certaine identité. Pour pouvoir exprimer visuellement son discours, le traducteur doit connaître la culture, les usages et les coutumes du texte source. Le texte biblique reste souvent silencieux face aux interrogations du traducteur sourd, et le traducteur doit alors chercher dans des sources extra-bibliques les données dont il a besoin pour compléter sa traduction et la rendre compréhensible pour la communauté sourde. Il doit combler les lacunes avec des données indispensables à sa traduction.

Un aspect important de la traduction en langues des signes concerne l'identité. Le traducteur est visible, car la lettre est dans son corps. Par le fait d'être visible, il révèle d'une manière plus évidente, sa culture, son genre, son style. C'est délicat car si l'interprète n'est pas accepté par la communauté, la traduction peut être rejetée. Ou bien encore, dans des cas extrêmes, comme dans certains pays où il est dangereux d'être chrétien, sa traduction peut le trahir et donc devenir une activité à risque pour le traducteur ou la traductrice. C'est pourquoi il arrive que, dans certains projets, les traducteurs se déguisent ou que l'on opte pour une traduction animée.

---

<sup>10</sup> Plusieurs organisations se consacrent également à la traduction de la Bible en langues des signes (DOOR, SIL, ABU, Deaf Missions, etc.).

*Le danger d'avoir une seule langue et une seule culture.*

Nous avons vu le processus de traduction de la Bible en tant qu'activité interculturelle et pluriculturelle. Nous considérons la diversité des cultures et des langues comme un don de Dieu. La langue unique, la culture unique, la pensée unique sont des diktats qui conduisent à toutes les formes de domination, d'autoritarisme, et de dictature. Dans le mythe de la Tour de Babel (Gn 11, 1-11), les Écritures nous mettent en garde contre ce danger<sup>11</sup>. Le mythe, comme tous les mythes, est ouvert à différentes interprétations ; l'explication dominante – et la plus traditionnelle – a été de considérer la dispersion et la diversité des langues comme un châtimeur divin pour avoir voulu être comme Dieu. En Amérique Latine cependant, l'interprétation du mythe, dans le mouvement de lecture biblique, va dans une autre direction. La diversité des langues est considérée comme une protection divine face au risque d'une langue unique, homogénéisante et tyrannique, qui exige que toute l'humanité fasse la même chose et ait un seul nom. Les versets 1 et 5 mettent le doigt sur le problème de fond : toute la terre avait alors la même langue et les mêmes mots (lit. la terre entière était d'une lèvre et des mêmes mots). Le fait d'avoir une langue unique rend possible l'unification de la population en vue de fonder une ville, avec une tour qui touche le ciel. Les indices concernant cette tour évoquent la supériorité et le contrôle qui s'exerce à partir d'en-haut. Il s'agit d'un projet démesuré qui dépasse toutes les limites. Le nombre « un » est répété plusieurs fois dans le récit : une langue, une ville, une tour et un nom. Comme ils ont une seule langue et qu'ils sont un seul peuple, ils ont tout le potentiel pour fonder une ville, une tour, et se donner un seul nom afin d'être connus jusqu'aux confins de la terre. Yahvé intervient et les disperse en leur faisant parler des langues différentes. Le projet hégémonique s'effondre à cause de la diversité des langues. L'univocité représentée par la figure « tour », érigée avec des dimensions disproportionnées, connote l'arrogance, le pouvoir et le contrôle. L'action de Yahvé contre la tour, met en garde contre le danger potentiel d'avoir une seule langue et une seule culture. Dans le mythe, la diversité de langues et de cultures est la protection de Dieu pour qu'il n'y ait pas de domination entre les humains.

En conclusion, je voudrais souligner que lorsqu'on parle de traduction culturelle, on fait référence au fondement qui *autorise* la traduction comme les traducteurs, car, comme l'affirme Maria Tymoczko, l'effort de traduction interculturelle donne au traducteur une plus grande responsabilité, d'où une meilleure qualité de traduction et une plus grande conscience éthique<sup>12</sup>.

Bienvenue à toutes les traductions de la Bible dans les différentes langues et cultures qui en font la demande.

---

<sup>11</sup> J'ajoute ici quelques paragraphes repris de mon article : "Challenges of Pluriculturalism to Bible Translation", presented at the conference *Translation, Identity and Heterogeneity*, organisée par le Nida Institute et d'autres institutions, à l'Université de San Marcos, Pérou, décembre 2007.

<sup>12</sup> *Ibid.* p. 263-264.